

mâle, si fortement empreinte de loyauté, soit quand elle échangeait quelques mots avec son père, soit quand elle jetait un défi au féroce Arroyo, avait fait tressaillir toutes les fibres de son cœur. Elle avait eu besoin d'appeler à son aide tous les ressentiments de l'amour dédaigné et la pudeur naturelle à la femme pour ne pas se montrer au capitaine en s'écriant :— Oh ! Rafael, le poignard d'Arroyo me ferait moins de mal que votre abandon.

— Qu'avez-vous fait, mon père ? dit-elle tristement à don Mariano lorsque le capitaine se fut éloigné avec sa troupe. Vous l'avez blessé dans son orgueil par des paroles irritantes, à l'instant où, par égard pour nous, il renonçait à exercer sa vengeance sur l'un des meurtriers de son père. Peut-être avez-vous fait mourir sur ses lèvres des mots d'oubli et de réconciliation. Vous avez anéanti le dernier espoir de votre pauvre fille.

L'hacendero ne répondit rien ; il regrettait lui-même ses allusions blessantes envers un ennemi dont la générosité sauvait sa vie et celle de ses enfants.

Après le départ des bandits d'Arroyo, une morne tranquillité régna dans l'hacienda de las Palmas, et, dans le silence de la solitude, Gertrudis, tout en se demandant à chaque minute du jour si réellement don Rafael ne l'aimait plus, ne pouvait se faire qu'une réponse certaine, c'est qu'elle l'aimait, et qu'elle l'aimerait toujours.

Une après-midi, la seconde qui avait suivi le départ d'Arroyo et de sa bande, le soleil se couchait au loin dans la plaine, comme ce jour où, quelques semaines auparavant, elle attendait à chaque instant l'arrivée de don Rafael. Les eaux s'étaient retirées et la campagne avait pris un aspect plus riant que ce jour-là. Desséchée alors, elle était maintenant couverte d'une éclatante verdure.

Tout à coup, une demi-douzaine de cavaliers apparurent dans la plaine. Ils semblaient venir des collines qui la bordaient, car ils tournaient le dos à l'hacienda ; des banderoles aux couleurs d'Espagne flottaient au bout de leurs lances. Un cavalier seul précédait les cinq autres ; puis bientôt d'autres soldats à cheval se montrèrent après les premiers, mais Gertrudis ne jeta sur eux qu'un regard indifférent.

Toute son attention était absorbée par le cavalier qui marchait seul en tête des autres. Son cœur, plutôt que ses yeux, avait deviné son nom et sa condition.

— Moi aussi, se dit-elle, j'ai été imprudente dans mes paroles, lorsque j'ai prononcé l'anathème contre les fils du pays qui trahiraient sa cause. Qu'importe, à la femme qui aime, la bannière que suit son bien-aimé ? Celle-là doit être la sienne ; que n'ai-je fait comme ma sœur ? Oh ! Marianita est bien heureuse !